

# Le temps et la danse étirés au musée, par Isabella Soupart et Jonathan Sullam

**Scènes** Chorégraphique et plastique, le projet "Stretch" se déploie chaque vendredi de mai au MAD Brussels.

Rencontre Marie Baudet

Isabella Soupart, chorégraphe belge, et Jonathan Sullam, plasticien franco-britannique, se sont rencontrés en 2013 à l'Isac, Institut supérieur des arts et des chorégraphies, département de l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles.

**Créer et ouvrir**

"Jonathan enseignait là, moi j'y donnais trois mois de workshop autour de médias croisés: danse, théâtre, performance, arts plastiques." Leur point de rencontre: l'art dans l'espace public. Une première collaboration naît alors; Jonathan prend en charge le visuel, Isabella le mouvement. Et le résultat, une installation-performance de 3 heures pendant 3 jours, sur la thématique de l'auto-portrait, s'inscrit, déjà, dans un lieu d'exposition, la galerie Complot, près du Wiels.

"Je me suis rendu compte que je travaillais un peu comme un chef d'orchestre, souligne Isabella Soupart. J'indique des directions, je donne des impulsions en temps réel. Il y a une ligne, une écriture précise, un cadre à l'intérieur duquel j'induis des modifications." À la manière du jazz avec ses variations sur un motif de base, relève Jonathan Sullam.

**Sortir de la boîte noire**

Cette souplesse rend la chose "modulable et vivante", tenant compte de la présence variable et des déplacements aléatoires des spectateurs. Car, pour leur nouveau projet – qui a connu un prélude en 2017 avec *Slow Down*, installé et dansé aux Musées royaux des beaux-arts –, la chorégraphe et le plasticien déploient leurs langages dans les espaces du MAD Brussels.

Dédié à la mode et au design, ce lieu central de la capitale offre un écrin brut, une luminosité singulière à *Stretch*, création qu'Isabella Soupart veut "inscrite le plus possible dans une réalité du temps" – avec ses nuances de lumière notamment, du jour encore clair à 18h, au début de la performance, jusqu'à l'entrée dans la nuit.

**Chercher la fluidité**

Élément scénographique important, le design de la lumière fait naturellement partie de l'intervention du plasticien. "Je viens de la sculpture", glisse l'artiste, habitué aux "matériaux lourds". Au défi que lui a lancé la chorégraphe avec *Stretch*, il répond en pensant à Warhol, à Matthew Barney, à la "surface miroitante qui étire l'espace et le modifie, qui déforme ce qui l'entoure. Je travaille par exemple sur des draps soyeux, hyper sensibles au vent, presque comme de l'eau".

"La flexibilité que je dois trouver est d'abord dans ma tête, avant les matériaux", pointe Jonathan Sullam, pour qui "on trouve en testant". C'est notamment sur les objets usuels qu'a ici travaillé le plasticien. "Plus qu'un scénographe, l'artiste crée une autre dimension", relève Isabella Soupart. L'intervention plastique englobe ainsi la technique, qui devient scénographie: "Jonathan a retravaillé les câbles, les micros, les enceintes, en dépassant la fonction de l'objet." La où souvent les musées enjoignent aux visiteurs de "ne pas toucher", il s'agit dans ce cas, pour Jonathan Sullam, d'à la fois "mettre sur un piédestal l'objet utilitaire et désacraliser l'œuvre d'art – dans un double mouvement".

**Traverser l'expérience**

L'expérimentation prime bel et bien dans ce

projet d'envergure. Quinze danseurs, un cadre non théâtral, six heures de performance, un espace-temps où le public peut aller et venir, et dans lequel est favorisé le processus de travail, essais, erreurs et découvertes comprises.

Jonathan Sullam souligne le parallèle avec l'enseignement: "La plus grande beauté de l'art, pour moi, est le moment où les choses se transforment. Ce déclic, cette magie qu'on ne peut pas comprendre si on regarde juste le vernis."

**Observer et agir en trois axes**

Le regard, justement, est un des outils favoris d'Isabella Soupart, fine observatrice des lieux et de ceux qui y évoluent. Elle a ainsi nourri *Stretch* de trois axes. "D'abord ce qu'on peut appeler les danses primitives, jusqu'au crump, au hip hop, la danse ancrée dans le quotidien et liée à l'architecture urbaine. Ensuite les gestes des ramp agents, qui par des mouvements de bras, surtout, règlent la circulation sur le tarmac des aéroports, ou encore le mouvement en équipe, très codifié, des ouvriers dans la rue: en somme le mouvement qui sort de la danse, qui s'éloigne du sol, comme

*"Quand je sors d'ici, je regarde le monde, le mouvement des humains dans la ville."*



**Isabella Soupart**  
Chorégraphe de "Stretch" en collaboration avec le plasticien Jonathan Sullam.

une résistance continue qui rappelle la lutte permanente des artistes. Enfin l'univers de la rave party, où on danse toute la nuit dans un lieu improbable – avec l'idée de transe, presque, et cette question du moment où on devient un groupe, un corps commun qui bouge ensemble, respire ensemble."

L'être humain, relève la chorégraphe, est constitué en fait de ces trois axes: "La fonction, le métier. La part primitive, plus brute, moins contrôlée. Et la capacité qu'on a à se réunir dans une sorte de méditation commune et en mouvement, une forme de communion, chacun seul avec les autres." Un résumé plutôt complet de l'art vivant.

**Entrer dans la fibre**

Dès 2005 et *In the wind of time*, Isabella Soupart était allée à la rencontre de l'espace muséal, en l'occurrence le Grand Hornu, pour se mesurer à l'œuvre d'Anish Kapoor. Créatrice plurielle, au confluent de la danse, de la performance et du théâtre, elle aime ces lieux de circulation, de confrontation avec une altérité.

Que sa nouvelle création s'intitule *Stretch* signe l'élasticité et la tension de l'art qu'elle et son partenaire développent ici: évolutif, d'une dilatation non seulement spatiale et temporelle mais permettant de s'immiscer au cœur du mouvement, à sa racine – l'échauffement préalable – et d'entrer, dit-elle, "dans les paramètres du tissu".

Si la musique est un élément important de la pièce (Christine Verschoren signe le design sonore et quatre musiciens jouent live), *Stretch* est né dans le silence, souligne la chorégraphe. "On a cherché en nous, chacun, notre propre groove. Chaque performeur reste perméable à son environnement et capable de changer la vitesse, la dynamique."

→ Bruxelles, MAD – Brussels Fashion and Design Platform (10 place du Nouveau Marché aux grains), les 3, 10, 17 et 24 mai, de 18h à minuit. Entrée: 7/10 €. Infos: mad.brussels



DANNY WILLEMS

Quinze danseuses et danseurs vont évoluer, seuls, par groupes ou en relais, six heures durant, dans les espaces du MAD Brussels, chaque vendredi de mai.